

c'étaient les roses rouges jolies
dessus moi fleurissant. . .

Revient garçon et passe, tout doux
dedans le beau jardin
porte une couronne de roses
un gobelet de vin.

Du pied il a buté, tout doux
au joli monticule
tomba - et neigent roses
aussi pleut du vin frais. . .

Il y avait une joie, un bonheur en moi, pendant qu'à tâtons je cherchais à restituer ce que je lisais, qui au fil des instants devenait comme une part de moi. Il y avait cette beauté dépouillée et douce, à la fois calme et poignante, ne beauté grave faite de joie et de tristesse intimement enlacées. Je crois que rares sont ceux qui ne sont touchés peu ou prou par un chant comme celui-ci, alors même qu'ils s'en défendraient - comme si souvent on se défend d'une émotion survenant à l'improviste, quand quelque chose de profond en nous et que nous ignorions, soudain entre en résonance, et nous parle en silence de ce que nous préférierions ignorer.

C'est le rêve, avant toute autre chose, qui a pouvoir de faire résonner cela en nous qui doit rester caché, ignoré, cela qui doit rester muet. Seul le langage du rêve, peut-être, a le pouvoir de toucher ces cordes secrètes en nous et les faire chanter malgré nous. Et quand, l'espace d'un instant, tu as permis qu'elles chantent, fût-ce un chant de douleur ou de lourde peine, tu te sens léger soudain et comme neuf - **lavé** à grandes eaux, comme si une eau abondante était passée à travers ton être et avait dissous et emporté tout cela en foi qui est noué et dur et vieux. . .

Quand le poète s'apprête à faire résonner une de ces cordes dont le chant déclenche les eaux intérieures, d'instinct il emprunte le langage du rêve, à la fois limpide et chargé de mystère - un langage par images et paraboles, qui déconcerte la raison par son apparente absurdité, et par son évidence secrète va droit là où il veut toucher !

Point n'est besoin ici que le mot "mort" soit prononcé, ou quelque autre qui pour la raison éveillée s'y rapporte. **Elle** est pourtant présente, et son visage de brumes est celui de la Bienaimée. La Bienaimée endormie et lointaine que depuis longtemps tu as quittée, et très proche en même temps - à la fois neige, et rose qui tombe en neige et naît des neiges. . . La force qui t'attire en Elle est comme une vague très profonde et très puissante, une vague venant de Celle qui appelle et ramenant à Elle. Et l'appel est tristesse poignante et le retour est joie qui chante à voix très basse et joie et tristesse sont **un** et **sont** cette vague qui te porte en la Bienaimée, avec la force sans réplique d'un enfantement.

Et point n'a été besoin d'évoquer, ne fût-ce que d'un mot, ce languir et l'élan du désir de toi, **l'enfant** - du "garçon" que la Bienaimée appelle en Elle. Il a suffi qu'un rêve parle de Celle qui dort au jardin de son père, rêvant neiges et s'éveillant roses, pour que s'éveille aussi en toi cette vague depuis longtemps oubliée, répondant au languir de Celle qui rêve et s'éveille, appelle et attend. . .

18.2.4.3. Le messenger

Note 114' Cette vieille chanson silésienne est une parmi beaucoup d'autres chansons d'amour vieilles et moins vieilles, chantant ce mystérieux et poignant amalgame de la **bienaimée** et de la **mort**. Celle que je